

Sourdine.....	11
Impatience.....	45
Désillusions.....	81
Déplacements.....	115
Inconfort.....	153
Volte-face.....	187
Intrusions.....	227
Trajectoires.....	259
Faux-semblants.....	295
Épilogue.....	323

I. Sourdine

*Here's my station
but if you say just one word I'll stay with you*

CHRISTINE AND THE QUEENS

Déborah sait qu'elle rêve et elle prie pour que cela ne s'arrête pas, tant le songe la ravit. Un joli soleil printanier s'est installé au-dessus des platanes aux feuilles vert tendre, dont l'ombre portée sur le sol semble faire danser le gazon. Elle porte sa robe en lin blanc, celle qui donne à son mari un regard malicieux lorsqu'en fin d'été, la peau de Déborah se colore comme du miel. Sous le ciel d'un bleu intense, un vent faible coule avec la régularité d'un fleuve. Les abeilles s'affairent autour des pommiers. Déborah tient sa fille dans ses bras. Jasmine n'est pas encore éveillée, mais déjà sa petite tête remue, à la recherche du sein maternel. Déborah la laisse patienter un peu, fascinée par la frimousse de son nouveau-né dont les yeux viennent de s'ouvrir en même temps que la bouche. Cet imperceptible mouvement des lèvres suscite un étrange frisson. Déborah sent le lait affluer. Le vent souffle un peu plus fort, mais l'air reste doux et le calme règne. La jeune femme n'a pas envie de rentrer pour nourrir sa fille. Elle pince l'aréole de son sein droit entre l'index et le majeur et présente à Jasmine ce qu'elle convoite. Déborah ferme les

Sourdine

yeux. Elle se concentre sur les bruits de déglutition qui se mêlent aux soupirs du nourrisson, mélange d'effort et de satisfaction, et en même temps elle accorde une attention particulière à son ventre, qui se contracte un peu plus fort à chaque tétée. Jamais la jeune femme n'aurait cru qu'elle pourrait se sentir « animale » à ce point. Qu'au-delà de l'accouchement, sa propre fille agirait encore si intensément sur sa physiologie la plus intime, comme si son destin de femme n'était autre que d'enfanter à nouveau, puis à nouveau, puis encore et encore. Un coup de vent plus chaud lui fait ouvrir les yeux. Jasmine diminue déjà ses efforts : il faut que Déborah la sollicite pour qu'elle finisse son repas. Elle détache sa fille de son sein droit et porte son petit corps contre son épaule. « On fait une pause, ma chérie ? Un petit rot et on s'y remet, d'accord ? » Même en rêve, nourrir son enfant est une affaire sérieuse. Déborah fait glisser ses doigts le long de la colonne vertébrale de sa fille, de haut en bas, de bas en haut. Le nourrisson se tortille un peu avant d'obéir à sa maman en libérant son estomac. L'été s'invite dans le rêve de Déborah : l'air printanier se mue doucement en un souffle plus chaud. Elle transpire un peu, mais peut-être est-ce l'effet des contractions qui s'intensifient dans son ventre. Déborah se souvient que dans la vie réelle, loin de son rêve qu'elle n'a aucune envie de quitter, Jasmine est encore à venir. Comme pour s'accrocher à ce songe si réaliste, la jeune maman laisse doucement glisser sa fille de son épaule à son cou, puis à son sein gauche. Le nourrisson s'empare du mamelon avec voracité, déclenchant à nouveau une salve de contractions. La douleur devient gênante. Déborah sent venir le moment où son corps va l'arracher à ses songes et à l'image si harmonieuse de sa fille. « Bientôt, ce sera comme dans mon rêve, n'est-ce-pas, Jasmine ? Tu n'imagines pas comme je suis impatiente. » murmure-t-elle. La douleur se propage du ventre vers la poitrine, insistante, prête à tétaniser son corps, à l'aspirer en-dehors de son rêve, aussi Déborah jette-t-elle un dernier regard à sa fille qui boit toujours avec avidité. Ses petites narines, tout contre le sein gauche de sa mère, émettent un son humide. « Elle avale trop vite », se dit

Déborah, qui gémit sous les crispations de son ventre et en même temps à l'idée de son retour forcé vers le réel. La bouche grande ouverte, Jasmine tête, quelques gouttes coulent sur le bord de ses lèvres. Le lait maternel est rose comme les joues de sa fille, mais à chaque nouvelle contraction qui prend le ventre de Déborah en tenaille, il paraît plus sombre. Plus rouge. Jasmine tête et tête encore. Elle transpire sous l'effort et la sueur qui perle sur son front laisse apparaître des reflets vermillon. Une nouvelle contraction s'annonce, elle arrache définitivement Déborah à son sommeil. Les arbres, le soleil, disparaissent d'un coup.

Il fait nuit. La jeune femme a froid, elle qui avait toujours trop chaud depuis qu'elle est sur son lit d'hôpital. Ses mains se portent à son ventre. Jasmine est bien là. Malgré la douleur, elle sent son bébé, se rassure et revient avec précipitation à la réalité. Les contractions. C'est le grand jour. Jasmine va arriver. Elles vont pouvoir quitter le service des « grossesses à risques », où malgré l'amabilité des sage-femmes, elle se sent prisonnière. Six semaines que ça dure. Mais ça en valait la peine, c'est presque fini. Une nouvelle contraction arrive, plus intense encore. Quelque chose se rompt en bas, comme une bulle qui éclate. « Je perds les eaux », se dit Déborah, qui entend des pas dans le couloir. Elle tend le bras vers l'interrupteur qui pend à côté de son lit, mais son mouvement s'exécute au ralenti, dans un silence étrange. Sa main retombe avec lenteur, tandis qu'une sage-femme pénètre dans la chambre en allumant les néons gris. Le monde autour de la jeune femme alitée ralentit à un tel point qu'elle peut presque voir la lumière quitter le plafond pour tomber sur elle. Au passage, son regard ricoche sur le visage horrifié de la sage-femme, qui porte ses deux mains à la bouche et crie quelque chose. La douleur s'éloigne, même si Déborah sent bien qu'une nouvelle contraction lui mord le ventre. La sensation de perdre à nouveau une vague d'eau lui fait porter le regard vers le pied de son lit. L'obscurité envahit peu à peu la pièce, mais Déborah comprend qu'elle perd du sang. Plus qu'elle imaginait en avoir dans le corps. Elle n'a plus la force de crier, ni de garder les yeux ouverts.

Sourdine

Blanche comme un linge, elle repose la tête sur l'oreiller, ferme les yeux pour chercher à nouveau le soleil. Lorsqu'elle le trouve, c'est à peine si elle se rend compte qu'on la manipule avec empressement, que c'est l'affolement autour d'elle. Les contractions se sont éloignées. Déborah est déjà de retour dans son rêve. Sa conscience se dilue et en même temps elle se simplifie à l'extrême, pour se résumer à une seule et unique idée : le repos est tout proche, comme s'il était tout contre sa peau. Elle n'a plus froid, plus chaud. Une simple pensée et son rêve durera pour toujours. Elle n'a qu'à en décider.

Déborah vient de quitter son corps, elle est légère, elle monte. Enfin libre, elle prend sa fille dans ses bras et laisse son cœur s'arrêter.

≈

Assis dans le couloir de l'hôpital, la tête dans les mains, Vincent aurait donné cher pour revenir deux semaines en arrière. S'il avait pu entrevoir où tout cela le mènerait, il aurait mis de l'eau dans son vin. La dispute aurait été évitée. Alice ne serait pas partie avant de revenir comme une voleuse. Elle n'aurait pas fourré quelques vêtements dans un sac de sport sorti de nulle part avant de disparaître. Il ne l'aurait pas laissé faire, non. Ni ce soir-là, ni plus tard, lorsque, revenu d'une interminable journée de travail, il avait retrouvé l'appartement vide de toute trace de sa fiancée.

Enfin, « fiancée », c'était beaucoup dire. Vincent avait trouvé le mot joli. Alice l'avait laissé dire, depuis les trois mois qu'ils vivaient ensemble.

Le regard dans le vide, Vincent comptait les aiguillages. *Les « Si » avec lesquels on met Paris en bouteille avec Bruxelles pour bouchon*, comme disait sa grand-mère.

Admettons qu'il n'y ait pas eu de dispute. Aurait-elle pour autant renoncé à ses projets ? Certainement pas. C'est

Innocenti

d'ailleurs cela qui avait mis le feu aux poudres. L'aurait-il accompagnée à la manifestation ? Pas plus : il avait travaillé ce dimanche-là, plutôt à fond les ballons. Aurait-il pu la prévenir d'un danger ? Encore moins. D'ailleurs, au moment de leur dispute, personne ne savait encore rien et quelques heures à peine plus tard, plus rien n'aurait pu filtrer. Le peu que Vincent avait pu apprendre avait été mis sous cloche sans délai.

Et à observer leur mine, les policiers qui l'entouraient n'étaient pas sortis du souk.

La porte à battants s'ouvrit et se referma aussitôt, laissant passer un des légistes à qui Vincent avait parlé quelques minutes auparavant. Comme pour se débarrasser du souvenir de cette brève conversation, le jeune homme déplia son long corps pour se lever. Il vit des étoiles voler devant ses yeux, hésita et fit quelques pas avant d'entendre une voix familière lui dire :

— Hé, Ghesquières, tu comptes aller où ? Tu es un témoin, tu bouges pas d'ici.

Vincent leva un majeur peu convaincu en direction du flic et força ses jambes à le porter d'urgence vers les toilettes.

≈

Alice avait dit qu'elle se barrait, mais, vexé, Vincent l'avait devancée. Il avait lâché : « Je reviens », avait pris tout son temps pour descendre les trois étages qui le séparaient des pavés luisants de la rue et avait filé en direction de la Seine, en se demandant s'il s'habituerait un jour aux sautes d'humeur de sa volcanique compagne.

Alice brandissait ses origines italiennes avec fierté. Vincent, lui, trouvait qu'elles avaient bon dos. Une fois encore, elle venait d'ensevelir son homme sous un flot de paroles – pratique typiquement napolitaine et fort déloyale envers lui, qui perdait ses moyens dès que le ton montait – pour lui

Sourdine

annoncer haut et fort son intention de défiler en faveur du « mariage pour tous », contrairement à ce que ses très catholiques origines prônaient. *Les femmes dans toutes leurs contradictions*, s'était-il dit, sans pour autant que cela le soulage. Il avait pourtant tenté de lui dire qu'il était d'accord avec elle, mais il ne voyait pas l'intérêt de manifester son soutien à une loi qui serait votée quoi qu'il arrive. Alice, quant à elle, entendait bien *pourrir le dimanche de ces connards de réacs* qu'elle entendait s'exprimer un peu partout. Et leur montrer qu'ils allaient perdre la partie, tous autant qu'ils étaient.

Au fil de sa balade, Vincent avait senti la colère céder la place à un sentiment moins définissable. Sombre, froid, il avait rampé comme un mauvais frisson le long de son dos, avant de lui prendre la gorge. Le studio était plongé dans le noir. Vincent s'était menti et avait murmuré : *elle dort*. Pour le faire taire, une pointe de douleur était venue paralyser sa pomme d'Adam.

Arrivé dans sa chambre, nouveau mensonge, (cette fois) muet : *elle se calme et elle revient*. Vincent s'était allongé, avait fermé les yeux, guettant le moindre bruit. L'ascenseur, la porte d'entrée, des pas dans la rue. Il avait sombré rapidement. Ces disputes l'épuisaient.

Alice l'avait tiré de sa torpeur au beau milieu de la nuit. Vincent n'avait pas bougé d'un pouce, n'avait même pas tenté un geste pour regarder l'heure. Les yeux mi-clos, il avait guetté les traces de larmes sur le visage de sa fiancée, il n'avait trouvé qu'un regard absent. La silhouette de la jeune femme s'était affairée devant le placard où elle rangeait ses vêtements, dans le faible contre-jour gris de son téléphone portable, puis avait rapidement quitté la pièce, son sac à l'épaule.

≈

— Tu connais la musique, Ghesquières. Tu es un bon gars. J'oublie ton geste de tout à l'heure. À ta place, je serais

Innocenti

effondré aussi. Je te comprends. Et sache que je suis désolé pour ta copine.

Ma fiancée.

Vincent ne pensa même pas à rectifier.

Trois chaises roulantes se partageaient l'espace avec quelques étagères vides. Comment étaient-ils arrivés dans cette pièce ? Le jeune homme, les yeux rivés au plafond, n'en savait pas grand-chose. Il avait senti ses jambes le lâcher en sortant des toilettes. La lumière des néons lui avait pénétré les yeux, comme si elle s'était liquéfiée à l'approche de son visage. Puis il y avait eu ce qu'il croyait être quelques minutes de noir total. S'il comprenait son interlocuteur, cela s'était limité à quelques secondes. Il s'était retrouvé allongé le long du mur, le corps pesant lourd sur le treillis de métal blanc du brancard.

— Tu veux un truc sucré à boire ?

Vincent resta muet. Il savait que le policier n'allait plus sur le terrain depuis des années, mais il soupçonnait que ses réflexes étaient restés intacts. Il avait droit au « bon flic » pour l'instant, mais ça changerait certainement. Le tout était de savoir quand.

— Tu dis que ta copine s'est tirée le 13 janvier au soir, il y a deux semaines, et que tu ne l'as plus vue depuis. Pas un coup de téléphone, pas un message, rien via Internet.

— Rien. Et vous savez déjà tout ça. Vous et moi, on s'est vus chaque jour, depuis le 13. On a bossé presque tout le temps à moins de dix mètres l'un de l'autre. Vous m'avez même dit que ça vous gonflait, mes jérémiades.

Vincent Ghesquières se tut. Il ne put s'empêcher de penser qu'un autre homme contrôlait désormais l'esprit du flic qui lui faisait face. Le lieutenant Bramans n'avait plus grand-chose de commun avec le type plutôt sympathique qu'il avait côtoyé des semaines durant.

— Écoute, je ne vais pas te faire un dessin. Ce que tu as pu me raconter depuis deux semaines, ça ne compte pas. Plus depuis

Sourdine

ce soir. Ce qui importe, c'est ce que tu vas dire à mes collègues à partir de maintenant.

— J'avais compris.

— Raison de plus pour dire toute la vérité, Vincent. Qu'on en finisse.

Que voudraient-ils savoir, au juste, ses collègues ? Vincent n'en savait pas grand chose. Peut-être lui faire porter un quelconque chapeau, mais lequel ?

Il s'était réveillé le 14 janvier vers six heures, avec une migraine digne d'un lendemain de rhum-coca. Une fois dans la salle de bains, il avait examiné son reflet dans le miroir pendant de longues minutes, dans l'espoir de remettre sa tête à l'endroit.

— Tu avais bu de l'alcool, le soir de votre dispute ?

— Pas une goutte. Quand Maryse m'a appelé, il était sept heures. J'étais déjà debout. Le temps d'avaler deux aspirines, je suis venu tout de suite.

≈

« Salut, la pièce rapportée. Le lieutenant apprécierait que tu ramènes tes fesses immédiatement. Ta tête aussi, tant qu'à faire, et ce qu'il y a dedans. Je peux me tromper, mais à mon avis, c'est le grand jour. »

En principe, Vincent était en congé le lundi, mais il avait bondi sur l'occasion unique d'oublier les éclats de voix de la nuit. Vingt minutes plus tard, la « *pièce rapportée* » slalomait entre les armoires métalliques posées dans le couloir menant au bureau de son « client », le lieutenant Juste Bramans.

— C'est vrai ce que dit Maryse ? On démarre les tests d'acceptation aujourd'hui ?

Vincent avait deviné que la réponse serait négative avant de terminer sa phrase. Deux hommes qu'il n'avait jamais vu

Innocenti

encadreraient Bramans et avaient décoché au jeune homme un regard qui disait à quel point il était à côté de la plaque.

— On va tester ta mécanique, avait répondu calmement le lieutenant. On a un problème urgent à résoudre et tu vas nous aider.

— Attendez, avait répliqué le jeune homme, sur la défensive. Tant que nous n'avons pas terminé l'étalonnage de tous les flux vidéo, nous ne pouvons pas travailler sur des données réelles.

— Ce n'est pas pour ça que je t'ai fait venir, Vincent. Les derniers flux vidéo attendront. À partir de maintenant, ce que tu vas entendre reste entre nous. Pas un mot à qui que ce soit. Pas à ton patron, pas à ta copine, rien.

— Je dois rendre compte à ma société...

— Tu lui communiqueras tes conclusions techniques. Rien d'autre. Je n'ai ni le temps ni l'obligation de me justifier.

Surpris, Vincent n'avait pas insisté. Bramans avait l'habitude d'être obéi, c'était une évidence pour le jeune homme depuis la première poignée de main. Et à voir sa tête, il ne s'était pas couché de la nuit.

— Je vous écoute.

— Je n'ai pas à te rappeler que tu as apposé ta signature au bas d'un document où le mot « confidentiel » est écrit en gras et souligné ?

— Je m'en souviens parfaitement.

— Ni ce qui t'attend au cas où tu laisserais traîner des infos là où il ne faut pas ?

— Non plus.

— Bien, dit Bramans. D'après toi, il y avait combien de manifestants dans les rues, hier soir ?

— Un million, si j'ai bien entendu ?